

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=HYP&ID_NUMPUBLIE=HYP_001&ID_ARTICLE=HYP_001_0250

Pour ouvrir le bal

par Pierre VIDAL NAQUET

| Publications de la Sorbonne | Hypothèses

2000/1 -

ISSN 1298-6216 | ISBN 2-85944-414-9 | pages 250 à 255

Pour citer cet article :

– Vidal Naquet P., Pour ouvrir le bal, Hypothèses 2000/1, , p. 250-255.

Distribution électronique Cairn pour Publications de la Sorbonne.

© Publications de la Sorbonne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LA RUMEUR

Journée d'études de l'École doctorale
organisée par
Jean-Marie BERTRAND et Pauline SCHMITT

POUR OUVRIR LE BAL

Pierre VIDAL NAQUET

Pour Noé

« La Rumeur aussi est une déesse », tel fut le titre d'un article déjà ancien de Marcel Detienne sur Φήμη¹. Ce n'est pas sur ce point d'histoire religieuse que je voudrais intervenir, mais sur un tout autre sujet.

Si l'on définit la rumeur comme la mise en circulation d'un événement non fondé en réalité, il va de soi que son étude couvre un champ gigantesque et qui se confond avec tout un pan de l'histoire de l'humanité. Pour me borner à un exemple trivial : le christianisme tout entier repose sur ce que l'historien ne peut guère considérer que comme une rumeur : la résurrection de Jésus, résurrection qui, bien évidemment, s'inscrivait dans un « horizon d'attente » sans lequel la rumeur elle-même serait incompréhensible. Le moins qu'on puisse dire, est que cette rumeur a été « performative », comme disent les linguistes.

Je vous présenterai ici quelques réflexions très sommaires sur les rapports entre rumeur et réalité. Leurs relations sont-elles aussi simples que, disons, le rapport entre existant et non existant ?

Quelques exemples en forme de prisme. Dans certains cas, on peut déterminer assez aisément l'origine de la rumeur. Prenons un exemple très simple. À la fin de la *Vie de Thésée* (35, 7), Plutarque nous dit que « dans la suite des temps, les Athéniens honorèrent Thésée comme un héros ; entre plusieurs motifs qui les y déterminèrent, le principal fut qu'à la bataille de Marathon contre les Mèdes, beaucoup de soldats crurent voir le fantôme de Thésée en armes qui s'élançait à leur tête contre les barbares ». Cet épisode ne figure pas dans le récit de Marathon par Hérodote, qui insiste au contraire sur la responsabilité personnelle du polémarque Callimachos et du stratège Miltiade. Ce dernier interpelle le chef nominal de l'armée athénienne : « Il dépend de toi, Callimachos (ἐν σοὶ νῦν... ἔστι) ou bien de rendre Athènes esclave ou bien d'assurer sa liberté ». À cela une seule condition : « que les dieux tiennent la balance égale (θεῶν τὰ ἴσα νεμόντων) »².

Dans ces conditions, d'où vient le récit de Plutarque ? Robert Flacelière, en note de sa traduction, nous renvoie à Pausanias (I, 15, 3), selon qui il y avait, au Pœcile d'Athènes, entre autres tableaux, une représentation de la bataille de Marathon avec, au centre, les Barbares en fuite et se précipitant les uns les autres dans les marécages. « À l'extrémité du tableau, il y a

1. *Le Genre humain*, 5 (1982), p. 71-80.

2. HÉRODOTE, VI, 109.

les navires phéniciens et les Barbares s'y précipitent, poursuivis par les Grecs qui les massacrent. C'est là aussi que se trouvaient figurés le héros Marathon, qui a donné son nom à la plaine, Thésée, représenté comme un homme sortant (ἀνιόντι) de terre, Athéna et Héraclès »³. Il semble peu probable que l'artiste ait voulu peindre un événement « réel ». Il est assez vraisemblable au contraire, que le tableau ait créé la rumeur.

Cela dit, bien entendu, cette démonstration a ses limites et personne ne peut exclure que, d'un bout à l'autre de la ligne de bataille, les hoplites se soient dit : « Thésée est là, qui vient nous aider ». S'il en est ainsi, il se serait agi d'une rumeur performatrice.

Il en est d'autres exemples, beaucoup plus clairs. Un des plus extraordinaires est sans doute la Grande Peur de 1789, jadis magnifiquement étudiée (en 1928) par Georges Lefebvre. Cet historien a pu démontrer qu'il n'y avait pas *une* rumeur, mais six points de départ de rumeurs qui ont varié d'un itinéraire à l'autre. Ici, les Anglais qui « arrivaient » dans une région du centre de la France où ils n'avaient pas pénétré depuis la chevauchée du Prince noir pendant la guerre de Cent Ans. Ailleurs, des « brigands » imprécis se faisaient redouter. Reste que les paysans ne sont pas restés inactifs devant la rumeur. Ils en ont profité notamment pour s'armer et pour détruire les archives des châteaux, et parfois les châteaux eux-mêmes.

Les guerres et les révolutions sont évidemment fertiles en rumeurs de toutes sortes. Marc Bloch a étudié dans un de ses premiers articles⁴ ce genre de phénomènes qui se sont manifestés tant chez les Allemands que chez nous. Il n'est pas toujours facile de distinguer, dans ce genre d'affaires, la rumeur proprement dite de la propagande : ainsi dans la légende française et belge des enfants aux mains coupées. Il existe sur ce thème toute une littérature.

Pour la Seconde Guerre mondiale, je donnerai un exemple de rumeur, et ceci pour trois raisons : parce que cette histoire est parvenue à mes oreilles d'enfant à la fin de 1940, parce que Lucien Rebatet s'en est fait l'écho, dans son pamphlet nazi *Les Décombres*⁵, enfin parce que j'en ai trouvé des échos dans les rapports à ses patrons de l'espion soviétique Henri Robinson⁶. Il s'agit du récit selon lequel, à l'été de 1940, les Allemands ont fait une tentative de débarquement en Angleterre. Les Anglais auraient repoussé cette tentative en versant du mazout sur la mer et en y mettant le feu. Des cadavres auraient été rejetés sur les plages.

Je me souviens très bien de cette rumeur qui était évidemment de nature à reconforter les Français. Il est plus étrange qu'un professionnel

3. Je cite la traduction de N.J. POUILLOUX (CUF).

4. « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », *Revue de synthèse historique*, 1921, réédité aux éditions Allia, Paris, 1999.

5. Paris, 1942, p. 510-511.

6. Document du 20 août 1940, publié par Th. WOLTON, *Le Grand Recrutement*, Paris, 1993, p. 329. Sur l'auteur de ce livre, docteur ès rumeurs, voir P. VIDAL-NAQUET, *Le Trait empoisonné*, Paris, 1993.

comme Robinson s'en soit fait l'écho le 20 août 1940. Rien ne prouve, ni même ne suggère que les Anglais ont répandu cette légende dans leur propagande⁷. Reste le fait, tout de même singulier, qu'elle ait circulé de Paris à Moscou et de Saint-Malo à Marseille, en se jouant de la ligne de démarcation.

Dans ce cas, il s'agit d'un événement inexistant qui est décrit comme vrai avec, au besoin, force détails. Les cadavres allemands sont tantôt vêtus de noir, tantôt brûlés par le mazout en feu. Il n'est pas très difficile de passer d'une version à une autre. De même, la *rumeur d'Orléans*, étudiée jadis par Edgar Morin⁸, parlait de bruits parfaitement imaginaires : la disparition de jeunes clientes dans des magasins juifs.

Mais il existe aussi des vérités qui sont prises pour des rumeurs : tel est le cas d'un épisode, évoqué par Marcel Detienne, que l'on trouvera à la fin de la *Vie de Nicias* de Plutarque (30). Quand la nouvelle du désastre de Sicile parvient à Athènes, les Athéniens sont d'abord incrédules « surtout à cause de celui qui l'annonçait. Un étranger, paraît-il, ayant débarqué au Pirée et s'étant assis dans la boutique d'un barbier (ἐπὶ κουρείῳ), parla de ce qui s'était passé, comme si les Athéniens étaient au courant. Le barbier l'entendit et, avant que d'autres ne fussent informés, il courut à toutes jambes jusqu'à la ville, alla trouver les magistrats et répandit aussitôt la nouvelle à l'agora ». La consternation est immense, mais le doute s'empare de la foule. On convoque le barbier qui ne peut rien dire de plus sur l'origine de ses propos. On le met sur la roue et on le torture jusqu'au moment où arrivent des hommes vraiment au courant, qui annoncent la catastrophe telle qu'elle s'était produite. C'est alors seulement, et tard dans la soirée, précise ailleurs Plutarque⁹, qu'on libère le malheureux barbier de la roue sur laquelle il était attaché.

Il y a des difficultés dans ce récit. Le barbier est-il citoyen, et s'il l'est, pouvait-il être mis à la question ? Faut-il croire qu'à circonstance exceptionnelle...

Ce que dit Thucydide est beaucoup moins romanesque et Marcel Detienne, curieusement, n'y renvoie pas. Nous sommes au tout début du livre VIII. « Quand Athènes fut informée, elle resta longtemps incrédule, fût-ce devant les soldats authentiques échappés à l'action elle-même (καὶ τοῖς πάνυ τῶν στρατιωτῶν... διαπεφευγῶσι καὶ σαφῶς ἀγγέλουσι) et apportant des informations certaines ». C'est moins anecdotique que l'histoire du barbier. Cela nous paraît plus vrai, mais est-ce toute la vérité ? À ce récit antique, on peut ajouter bien des épisodes plus récents où l'on voit la vérité se transformer en rumeur, par un processus semblable à celui que je viens de décrire, et qui a fonctionné à Athènes en 413 ou encore en 1940, au

7. C'est d'ailleurs cette absence totale de mention dans la propagande anglaise qui servit déjà d'argument à Rebatet pour nier la réalité de cette tentative de débarquement.

8. E. MORIN, *La Rumeur d'Orléans*, Paris, 1970.

9. PLUTARQUE, *De garrulitate*, 509 ac (*Du bavardage*, dans *Œuvres morales*, t. VII, 1, CUF).

printemps, quand, dans certaines bouches, nos défaites, en Norvège par exemple, se transformaient en victoire.

Mais il y a mieux, on le vit bien, en 1978, quand M. Faurisson transforma en « rumeur » les chambres à gaz bien réelles sur lesquelles la Croix-Rouge avait vainement tenté d'enquêter lors de sa visite au camp d'Auschwitz¹⁰.

Ce qui est intéressant, c'est de voir la méthode faurissonnienne fonctionner en quelque sorte à l'état pur, dans le vide¹¹. Il s'agit cette fois de Massada : « Selon une légende juive, les Juifs, qui avaient trouvé refuge dans cette forteresse de la mer Morte, opposèrent une farouche résistance aux Romains qui venaient en 70 de notre ère de détruire Jérusalem. Au XX^e siècle, des fouilles archéologiques entreprises sur place prouvèrent que ni le siège ni la bataille n'avaient eu lieu. Que croyez-vous qu'il arriva ?¹² Le mythe de Massada, ce sanctuaire de la résistance du peuple juif et de ses martyrs, n'en devint que plus vivace. Il en va de même pour Auschwitz ».

Cette prétendue « légende » nous est racontée par celui qu'on a appelé le « Thucydide des Juifs », autrement dit Flavius Josèphe. À vrai dire, Flavius Josèphe ne raconte pas une « bataille » de Massada, mais un siège et un suicide collectif. La bataille ne nous est racontée que par un récit pieusement romancé du X^e siècle de notre ère, le *Josippon*, texte rédigé en hébreu dans l'Italie du Sud byzantine.

Notre imposteur obsessionnel n'a pas réfléchi à cette simple donnée : si critiquables qu'aient été les fouilles de Massada, et surtout leur exploitation politique et idéologique¹³, elles ont mis totalement en évidence la réalité du siège. Les rampes d'accès construites par les Romains sont visibles comme le soleil en plein midi sur les bords de la mer Morte. La légende de Massada a donc autant de réalité que la rumeur d'Auschwitz. Hélas !

Et pourtant, je ne crois pas qu'il soit suffisant de traiter de la rumeur et de l'événement selon l'angle d'attaque de la vérité d'une part, et du mensonge et de la propagande de l'autre. On peut lire depuis peu en français l'ouvrage de Gabriel Gorodetzky, *Le Grand Jeu de dupes*¹⁴, qui nous raconte ce qui se passa entre 1940 et le 22 juin 1941 entre Londres, Berlin et Moscou. On y apprendra que, s'il est vrai que Staline a reçu un nombre énorme d'informations qui se sont révélées exactes sur les préparatifs de l'invasion allemande, il n'a pas reçu *que* des informations exactes. Il lui fallait trier et il a, c'est le moins qu'on puisse dire, très mal trié.

10. L'article de Faurisson dans *Le Monde* du 29 décembre 1978 s'intitulait : « Le problème des chambres à gaz ou la rumeur d'Auschwitz ». On aura la joie de le retrouver maintenant dans les *Écrits révisionnistes (1974-1998)*, I, 1999, édition privée hors commerce, p. 122-124.

11. *Ibid.*, IV, p. 1835.

12. Faurisson fait de toute évidence allusion au fameux quatrain de Voltaire : « L'autre jour au fond d'un vallon / Un serpent piqua Jean Fréron / Que pensez-vous qu'il arriva ? / Ce fut le serpent qui creva ».

13. Étudiée à plusieurs reprises dans mon livre *Les Juifs, la mémoire et le présent*, Paris, 1995.

14. Traduction due à I. ROZENBAUMAS, Paris, 2000.

Mais l'exemple le plus étonnant est celui qui a été analysé par Walter Laqueur¹⁵. Le 10 août 1942, un télégramme est adressé de Berne à Londres, par G. Riegner, responsable local du Congrès juif mondial. Ce télégramme, rédigé sur la base d'informations communiquées par un industriel allemand haut placé, annonce que l'on envisage au Q.G. du Führer de faire rassembler tous les Juifs européens pour être exterminés « d'un seul coup (*to be at one blow exterminated*) ». Parmi les moyens : l'acide prussique. Il est clair *aujourd'hui*, je veux dire depuis la fin de la guerre, qu'il y a du vrai et du faux, du possible et de l'impossible dans cette information. L'acide prussique est vrai, il s'agit du Zyklon B. Le « d'un seul coup » est évidemment faux et impossible. En termes freudiens, ceux de la *Traumdeutung*, on dira qu'il y a eu condensation et déplacement de l'information.

C'est ainsi que des rumeurs peuvent parfois contenir un petit ou même un gros grain de vérité. Et maintenant, que le bal de la rumeur commence.

15. *Le Terrifiant Secret. La « Solution finale » et l'information étouffée*, A. ROUBICHOU-STRETZ trad., Paris, 1981, p. 97. J'ai écrit quelques mots à ce propos dans *Les Assassins de la mémoire*, Paris, 1987, p. 114 et suiv.